

Actes du XXIII^e Congrès International
de Linguistique et de Philologie Romanes

Bruxelles 1998

Volume III

Vivacité et diversité
de la variation linguistique



Niemeyer

Referències bibliogràfiques

- BASSOLS et al. (1995) : « Le modèle de langue des chaînes de télévision catalanes, (TV3, Canal 33) », in : Gambier, ed., Communication audiovisuelle et transferts linguistiques. Actes du colloque de Strasbourg, n° especial de Translatio, desembre.
- CARBÓ, J.M. (1992) : « Els argots del món juvenil aplicats al doblatge », in : Revista Cultura, 13, juny.
- CASTELLANOS, J.A. (1992) : « La configuració dels models orals de llengua », in : Revista Cultura, 13, juny.
- GÓMEZ MOMPART, J. LL. (1988) : Televisió i identitat cultural : El cas de TV3 (1984-1988). 16 congrés Grup Cultura social i identitat cultural. Bellaterra, International Association For Mass Communication Research.
- TELEVISIÓ DE CATALUNYA (1997) : Criteris lingüístics sobre traducció i doblatge. Barcelona, Edicions 62.
- VALLVERDÚ, F. (1987) : « El llenguatge propi de TV3 », in : Televisió de Catalunya, Barcelona, Edmundo Montero y Asociados.
- XIRINACHS, M. (1997) : « La traducció como instrumento de normalización lingüística », in : Senez Izulpen Aldizkaria. Donostia, Eizie.

Johannes KABATEK (Paderborn, Allemagne)

La variation linguistique dans le domaine des langues romanes : théorie et réalité empirique

1. La question de la classification des variétés linguistiques dans le domaine roman pourrait paraître résolue si on considère les nombreuses publications qui s'en occupent et les nombreux débats qu'elle a suscités. Il y a des propositions théoriques diverses, et s'il n'y a pas de modèle généralement accepté, on pourrait penser, en tout cas, que tous les arguments ont été présentés et qu'il n'y a rien à ajouter. Si nous reprenons ici encore une fois ce sujet, c'est essentiellement pour deux raisons principales :
 - dans la discussion, on peut distinguer au moins trois positions : la première considère la variation linguistique comme ensemble d'*unités discrètes* ; la seconde l'interprète comme un continuum tandis que la troisième parle d'une gradation. Ce que nous essayons de démontrer ici c'est que les trois modèles se réfèrent à des aspects différents du phénomène de la variation et qu'au lieu de se décider pour un certain modèle particulier, il faudra donc déterminer la place qui correspond à chacun d'eux dans la théorie du langage.
 - on pourrait objecter qu'il s'agit, pour nous romanistes, d'une question d'étiquettes et qu'il vaudrait mieux laisser la théorie à part et s'occuper de la riche réalité des langues romanes que discuter interminablement au niveau de la théorie sans jamais arriver à un résultat. Mais tout travail empirique contient, au moins de façon implicite, une théorie ; et la théorie se fonde toujours sur des faits empiriques, et seul la conscience claire d'une théorie adéquate permettra l'interprétation convenable des faits.
2. Nous ne pourrions pas donner ici une présentation complète des théories sur la variation linguistique et encore moins une liste des divers travaux publiés. Si nous présentons, avant de les discuter, trois positions différentes, c'est de façon plutôt exemplaire. Cela ne veut pas dire qu'il n'existe pas de formes intermédiaires, des combinaisons ou des essais de réconcilier les positions contraires.

La première position est celle qu'on pourrait nommer « traditionnelle ». Elle correspond à la dialectologie classique et aux débuts de la linguistique variationnelle dans le cadre du structuralisme, selon lesquels on peut décrire les langues ou des dialectes en tant

1 Cf. par exemple les interventions dans le cadre de la section de *Linguistique pragmatique et sociolinguistique* du Congrès international de Linguistique et Philologie romanes à Trèves en 1986, où le problème a été largement traité.

qu'unités discrètes, nettement séparables les unes des autres.² Plus tard, avec l'intégration de plusieurs dimensions de variation et la naissance d'une linguistique variationnelle proprement dite qui tient compte de l'*architectur* entière de la langue historique (cf. FLYDAL, 1951), la complexité de l'objet d'étude augmente, mais le principe de délimitation des langues fonctionnelles reste pareil : dans la *diastrie* et la *diaphasie*, il s'agit, de même qu'en *diatopie* et *diachronie*, des unités structurales discrètes et délimitables, même si la délimitation pour isoler des unités *synchroniques*, *syntopiques*, *synstratigiques* et *symphasiques* soit plus compliquée quand on envisage l'entier bâtiment tridimensionnel et temporel qu'est la langue historique.

L'existence des unités discrètes a été mise en doute par le concept d'*idiolecte*, créé vers les années cinquante (avec des précurseurs depuis le siècle dernier). Bernard BLOCH décrit l'*idiolecte* comme une espèce de dialecte-à-deux³ : chez d'autres auteurs, il s'agit d'une langue individuelle caractéristique d'un seul sujet parlant semblable à l'*individuaalsprache* qu'on trouve déjà chez Hermann PAUL (1920 : 33).⁴

Cette idée mène au deuxième modèle : Si chacun parle selon sa propre manière, la langue ou le dialecte est une abstraction, et la réalité des faits linguistiques ne donne pas des unités discrètes mais un *continuum* linguistique. Ce concept a été appliqué au début principalement dans le cadre des études créoles, quand une classification des parlants comme dialectes semblait difficile à cause du grand dynamisme ou la grande variation, et on préférait de parler d'*idiolectes*, différents d'entre eux, mais qu'on pouvait décrire comme des points sur une ligne entre le créole et la langue standard. Le créoliste DE CAMP, par ex., critiqua la considération des variétés linguistiques en tant qu'unités discrètes parlant d'une « pigeon-hole-technique » (DE CAMP, 1971 : 345-346), où les linguistes présupposaient a priori des catégories fixes, décrivant ou des abstractions d'*idiolectes* (a, b, c) ou bien des abstractions faites à la base du parler de plusieurs personnes arbitrairement choisies au long du *continuum* (A, B, C), comme dans la figure 24.⁵

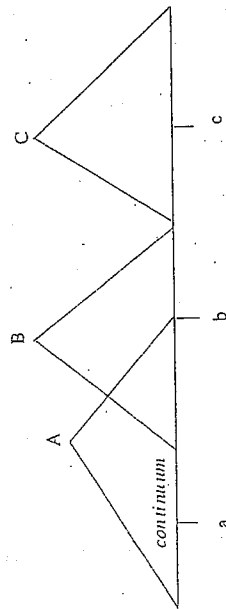


Figure 24

Dans la linguistique variationnelle romane, c'est surtout dans le cadre des travaux sur l'italien contemporain où le concept du *continuum* a été opposé à l'idée des unités discrètes :

- 2 Pour l'histoire de la discussion cf. LANG (1982 : 181-ss) ; pour le problème des limites dialectales, cf. COSERIU (1977 : 136-ss).
- 3 « The totality of the possible utterances of one speaker at one time in using a language to interact with one other speaker is an *idiolect*. » (BLOCH, 1948)
- 4 Cf. LANG (1982 : 30-ss).
- 5 Cf. KABATEK (1996 : 33).

In effetti, con l'uso del termine di *continuum* in sociolinguistica si intende mettere in rilievo da una parte l'inadeguatezza della nozione strutturalista classica di 'sistema' (...), per cogliere e descrivere la variazione linguistica, che sembra sfuggire a una trattazione discreta ; e dall'altra parte il fatto che fra le diverse varietà eventualmente identificabili non esistono confini netti, discreti, che separino rigorosamente una varietà da quelle vicine (BERRUTO, 1987 : 27)

Gesato BERRUTO adopte non seulement la terminologie, mais aussi la méthode des créolistes en l'appliquant à l'italien.⁶ Il distingue trois types de continua, le premier étant un continuum non orienté, le deuxième un continuum entre deux points extrêmes et le dernier un « *continuum* con addensamenti » (BERRUTO, 1987 : 29), au long duquel il y a plusieurs zones de gravité, c'est-à-dire, des zones qu'on trouve plus fréquemment représentées que d'autres dans la réalité empirique et auxquelles correspondent les « variétés » décrites par d'autres linguistes comme par exemple l'« *italiano popolare* », l'« *italiano standard letterario* » ou l'« *italiano burocratico* ».⁷

Le troisième modèle se fonde sur une critique du deuxième et retourne au premier, dominant en même temps une spécification et une précision terminologique de celui-ci. Pour Thomas STEHL, entre les deux pôles extrêmes du contact vertical il existe des unités discrètes, mais pour tenir compte du fait qu'il s'agit de variétés orientées, il reprend (en renforçant la terminologie de COSERIU de variation diatopique, diastriatique et diaphasique)⁸ la notion de *gradatum* pour chaque unité de la *gradatum* variationnelle⁹ :

le concept de *continuum* est une catégorie de l'observation des linguistics, tandis que le *gradatum* et la *gradation* sont des catégories de la conscience linguistique, de la réalité linguistique et par conséquent aussi de la description linguistique. (STEHL, 1988 : 38)

Le concept du continuum est critiqué parce qu'il ne considère pas, selon STEHL, la fonction sociale de la langue.¹⁰

la langue a toujours eu, pour les communautés linguistiques, non seulement la fonction d'identification avec la communauté mais aussi la fonction de délimitation par rapport aux autres communautés ; vouloir nier les frontières dialectales signifie donc non seulement nier les frontières linguistiques tout court, mais aussi une des fonctions sociales fondamentales du langage humain. (STEHL, 1988 : 31)

L'importance de la proposition de STEHL est justifiée, d'un côté, par une distinction nette entre la catégorisation linguistique scientifique et celle des sujets parlants, et de l'autre côté,

6 Plus tard, il signale que son idée du *continuum con addensamenti* est différente à celle du continuum des créolistes : « I caratteri della differenziazione dell'italiano in varietà sembrano presentare sì i contorni di un *continuum* linguistico ; ma di natura significativamente diversa rispetto alla nozione di *continuum* così com'è comunemente usata in sociolinguistica, e più precisamente in creolistica. » (BERRUTO, 1993 : 15)

7 Un inventaire synoptique des classifications différentes se trouve dans BERRUTO (1993 : 26).

8 En effet, comme COSERIU a signalé plusieurs fois, il a adopté les termes de variation diatopique et diastriatique de FLYDAL (1951) en ajoutant celui de *variation diaphasique*.

9 Le terme *gradatum* n'est pas employé de la même façon par les différents auteurs, et parfois pas même par un même auteur. Ainsi, pour BERRUTO, d'un côté, le « *gradatum* » « non è l'opposto del *continuum* ; bensì piuttosto un continuum a gradini » (BERRUTO, 1987 : 30), et de l'autre côté, le terme est opposé directement au continuum, quand il parle des « rapporti strutturali fra le varietà in termini di continuum (invece che di discreto o di *gradatum*) » (1993 : 14s).

10 Cf. aussi WEINREICH/ABOV/HERZOG (1968 : 105-ss).

parce que ses arguments se fondent sur un corpus empirique exhaustif avec des coordonnées du sud de l'Italie et du Périgord.¹¹

Les positions sont là, mais les différents auteurs n'ont pas réussi à se mettre d'accord sur une théorie communément acceptable. Il semble aussi que c'est parfois la diversité des situations empiriques qui mène à des explications différentes – *continuum* dans les cas fort dynamiques et *unités discrètes* dans les cas plus stables. Mais la théorie de la variation, avant de spécifier les problèmes particuliers de chaque cas empirique, devrait offrir un instrument généralement valable qui serait d'ailleurs le *tertium comparationis* qui rend possible le dialogue entre les chercheurs.

Pour réconcilier les différentes positions, il y a eu aussi des essais de synthèse. Pour Peter WUNDERLI, par exemple, l'« organisation de la langue dans sa totalité » est un « continuum résultant d'un procès historique » (WUNDERLI, 1992 : 71), mais, en même temps, il constate :

Il serait cependant prématuré de plaindre la perte de toute structure, de toute grammaire, de toute régularité – la réalité linguistique est seulement beaucoup plus complexe que certaines écoles linguistiques ne le pensaient : Aucun discours n'appartient à une seule variété, il constitue toujours un amalgame d'éléments de différentes variétés (ou au moins attribuables à de différentes variétés). (WUNDERLI, 1992 : 69)

WUNDERLI met en évidence le dilemme existant, et il indique en même temps une condition préalable à la solution : la distinction claire entre *discours* et *variété* et la possibilité d'attribuer un élément à plusieurs variétés (cf. aussi WUNDERLI, 1994 ; BERRUTO, 1998).

3. Comme nous l'avons déjà indiqué ailleurs (KABATEK, 1996 : 36), il nous semble que dans toute la discussion (très brièvement résumée ici) il y ait une espèce de « chiasme » d'arguments : on confronte une théorie qui se réfère à certains faits empiriques avec d'autres, qui, en réalité, ne peuvent ni la soutenir ni la contredire ; ou on oppose deux théories qui se réfèrent à des phénomènes différents (cf. ALBRECHT, 1986 : 70s.).

Si on essaie de traiter l'ensemble des questions de la variation linguistique dans le cadre d'une *linguistique intégrale*,¹² il faut d'abord distinguer entre les points de vue (et, respectivement, les disciplines) différents affectés par la question de la classification de la variation. Ensuite, on pourra se demander à quel point de vue correspond chacune des théories et si elles sont compatibles ou non.

¹¹ Cf. STEHL 1991. On avait critiqué que « nessuna delle suddivisioni sinora proposte ha il pieno conforto di una verifica attuata su un corpus consistente di reali incrazioni dei parlanti » (dans BERRUTO, 1987 : 18). Après les études de STEHL, plusieurs de ses disciples ont appliqué sa méthode dans d'autres cas empiriques de la Romania.

¹² Nous adoptons ce terme d'Eugenio COSERIU (cf. KABATEK / MURGUÍA, 1997 : 157–170).

3.1.

À notre avis, il faudra discerner au moins trois perspectives différentes.¹³ En premier lieu, celle de la *linguistique variationnelle* comme extension de la linguistique *structurale*, qui établit la relation entre les structures diverses dans l'architecture de la langue ; en deuxième lieu, la perspective de la linguistique de la parole, ou mieux – selon une terminologie que nous préférons – de la *linguistique du parler*,¹⁴ où il s'agit de réalisations des systèmes linguistiques dans le discours et qui comprend aussi des phénomènes comme la fréquence des éléments et l'entrecroisement des systèmes par interférence. En dernier lieu, la *métalinguistique* s'occupe des énoncés, dont l'objet est la langue, les langues ou des éléments des langues. Cette séparation de disciplines ne se fait pas seulement pour satisfaire les linguistes ou pour justifier leur travail, au contraire : elle est nécessaire parce qu'elle correspond à la réalité linguistique, et aussi à l'intuition et à la compétence des sujets parlants, car il n'y a, en principe, pas de différence entre la langue des linguistes et la langue des sujets parlants (même si on a besoin d'une telle séparation pour comprendre les grandes différences quant à la méthode et le degré de l'abstraction).

3.1.1.

L'objet de la linguistique fonctionnelle structurale, c'est la *langue* en tant que système linguistique dans le sens saussurien. C'est une abstraction, bien sûr, mais elle correspond quand même à une réalité empirique : par son activité de locution, par une finalité cognitive (et économique) universelle du parler, les sujets parlants restructurent et systématisent les faits linguistiques. Mais le système linguistique ne doit jamais être confondu avec le texte ou le discours : si l'on trouve, dans les discours, des éléments qui appartiennent à des systèmes divers, cela ne donne aucune preuve de la non-existence des systèmes, tandis que l'existence des systèmes comme réalité du parler, l'essai continu de systématiser la langue, peut être démontré là où les sujets parlants créent des formes conformément au système même si ces formes n'ont pas de tradition dans la communauté linguistique. Une « linguistique variationnelle structurale » est, en principe, une *contradictio in adiecto*, car la linguistique structurale s'occupe de l'homogénéité, et c'est par là qu'on a critiqué la notion de WEINREICH du *diastéma*.¹⁵ Néanmoins, si on commençait à parler des dimensions de la perspective de la linguistique fonctionnelle à la totalité des dimensions de variation : il n'y a pas seulement des systèmes linguistiques corollaires des dialectes, mais aussi des sociolectes et des styles, et le linguiste qui fait l'analyse de fonction d'un certain élément dans une structure déterminée ne doit pas confondre des éléments appartenant à des struc-

¹³ J'avais en principe déterminé quatre disciplines, séparant la linguistique structurale de la linguistique structurale variationnelle. Je voudrais remercier M. Peter KOCH pour son avis sur la linguistique structurale, qu'il considère comme « linguistique zéro » par rapport à la variation parce qu'évidemment elle n'affecte la variation que quand on compare des structures différentes.

¹⁴ Chaque du terme espagnol *lingüística del hablar* selon COSERIU (1955–56 : 285) : « convient de substituer el término *parole*, que puede resultar ambiguo, por el de *hablar* (actividad lingüística) ».

¹⁵ Cf. les exemples d'analogie donnés par SAUSSURE (1972 : 225) comme *interventivominaire*, *répressionnaire* ou *firmamentail*.

¹⁶ Cf. WEINREICH (1954) et LANG (1982 : 16–29). Le terme est fréquemment attribué par erreur à E. COSERIU.

achever une *généralité extensive*¹⁹ dans la tradition d'une communauté, et on trouve même des registres relativement stables qui se caractérisent justement par le mélange de langues. Mais pour maintenir stable une tradition hybride il faut qu'elle corresponde à une finalité « externe », tandis que la finalité de systématisation est toujours donnée, par définition, « à l'intérieur » de la langue.²⁰ Au-delà du mélange d'éléments de langues différentes, il y a toujours plusieurs possibilités de réalisation d'un système. c'est-à-dire, plusieurs *normes*,²¹ qui ne touchent pas l'homogénéité du système, mais qui peuvent avoir de l'importance pour la caractérisation des individus ou des groupes. Quand par exemple un individu prononce fr. *gros* [gro] et un autre [gro], ils peuvent le faire en réalisant le même système, mais cette variation a une valeur d'identification (probablement géographique dans ce cas, sociale ou stylistique dans d'autres).

3.1.3.

Le dernier point de vue est celui de la métalinguistique, qui s'occupe de la langue comme objet des discours (cf. KABATEK, 1996 : 37-44). Il peut exister, dans une communauté, des signes pour désigner une langue historique, un dialecte, un sociolecte ou un style ; et il peut y avoir des signes pour désigner des phénomènes linguistiques de tous les niveaux de structuration, de la phonétique jusqu'au lexique. En principe, quand les sujets parlants attribuent des signes aux phénomènes linguistiques, ils ne font rien d'autre que les linguistes, et c'est pourquoi on adopte habituellement leurs signes comme termes linguistiques ou que les termes linguistiques peuvent devenir des termes « populaires ». La classification métalinguistique donnée dans une communauté à la variation linguistique doit intéresser le linguiste parce qu'elle peut exercer une influence sur le comportement linguistique des sujets parlants, et elle peut même être d'accord, dans certains cas, avec une classification linguistique structurale. Mais la classification des sujets parlants peut être incomplète (il peut y avoir des variétés avec et sans nom) et les sujets parlants peuvent se tromper, par ex. quand ils classifient comme deux langues deux systèmes structurellement identiques. Mais même quand ils se « trompent », leurs attitudes envers les variétés peuvent influencer leur comportement linguistique ou elles peuvent contribuer ou non à la stabilité de certains groupes. De plus, on ne peut pas seulement donner un nom à un système linguistique, mais aussi, en principe, à n'importe quel mélange de systèmes ou même à un ensemble de systèmes. Il faut être conscient que le but de la classification des sujets parlants n'est pas d'arriver à une classification structurale objective mais de classer la variation linguistique subjectivement perçue selon les nécessités individuelles et communautaires, ce qui comprend les préjugés et les intérêts particuliers. Il y a, nonobstant, une relation étroite entre les classifications métalinguistiques des sujets parlants et la classification des linguistes, mais au lieu de confondre les deux perspectives, il faut les séparer et décrire leur relation mutuelle et définir avec exactitude la place de la métalinguistique dans la théorie de la variation.

19 Pour la distinction fondamentale entre généralité *intensive* et *extensive* voir COSERIU (1978 : 89 ss).

20 Ça ne veut pas dire, évidemment, que l'agent soit la langue même : c'est le sujet parlant qui, en employant un système déterminé, contribue à sa systématisation.

21 Dans le sens de COSERIU (1973 : 11-13).

tures différentes. Ces catégories étaient, donc, en principe, des catégories pour le structuraliste, elles amplifiaient la perspective limitée aux « dialectes » à d'autres dimensions. L'*architecture* de la langue, telle qu'elle fut conçue en principe, est en réalité, un édifice où se trouvent structurés tous les systèmes linguistiques, c'est-à-dire, un ensemble d'abstractions.¹⁷ Et il faut ajouter que, dans une langue historique, il y a souvent identité matérielle d'éléments appartenant à des systèmes divers. Un élément isolé n'appartient donc pas à une variété déterminée sinon qu'il peut appartenir (et c'est probablement le cas de la grande majorité des éléments) à plusieurs variétés. Par exemple, on ne peut pas dire que des unités comme *clope*, *bouquin* ou *bagnole* appartiennent seulement au « français populaire » : elles appartiennent au moins à deux variétés différentes, une première, où elles s'opposent aux formes « cigarette », « livre », « voiture », et une autre, où elles sont générales et il n'y a donc pas d'opposition intrasystématique par rapport aux autres formes mentionnées. Au lieu de dire « la forme x appartient au style y », il faudrait souvent dire d'une forme qu'elle peut se trouver dans telle ou telle variété, et déterminer après sa fonction (et les formes auxquelles elle s'oppose) dans une ou plusieurs de ces variétés.

3.1.2.

Dans la linguistique du parler, nous abandonnons le plan de la langue comme système et nous passons au niveau du *texte* ou *discours*, de la réalisation de la langue. Dans l'acte concret de parler, comme l'avait indiqué WUNDERLI, plusieurs systèmes peuvent être réalisés, il peut y avoir des changements de code (*code-switching*) complets, les langues peuvent se mêler partiellement, et selon la fréquence et la quantité des éléments, c'est-à-dire selon le degré de mélange, les sujets parlants s'identifient (et sont identifiés) et ils déterminent leur position dans la continuité de l'espace social (cf. KABATEK, 1997). Entre deux (ou plusieurs) langues fonctionnelles A et B il peut y avoir d'interminables possibilités de réalisation individuelle, comme dans le schéma suivant, très simplifié¹⁸ :

Langue 1	AAAAAAAAAAAA
Langue 2	BBBBBBBBBBBB
Discours 1	AAAAAAAAAAAA
Discours 2	AAAAAAAABBBB
Discours 3	AABAABBBABBA
Discours 4	ABABBBBABABB
.....
Discours N	BBBBBBBBBBBB

Les fréquences et le degré de mélange de réalisation des éléments des systèmes linguistiques respectifs caractérisent le *discours individuel*, mais ils peuvent aussi caractériser l'*individu* et même des *groupes* d'individus. En principe, n'importe quel élément peut

17 La notion d'*abstraction* pourrait provoquer des malentendus. *Abstraction* veut dire ici abstraction par rapport au *parler*. Mais cela n'implique pas qu'il ne s'agisse pas d'un objet qu'on peut étudier et qui est une réalité pour les sujets parlants – et c'est à cela que se réfère SAUSSURE (1916/1972 : 32), quand il dit que c'est un « objet de nature concrète ».

18 Par manque d'espace, on ne peut pas donner ici une explication plus détaillée ou des exemples empiriques (cf. pour le premier, KABATEK, 1997, et pour le second, KABATEK, 1996 : 89-190 et ELIZAINCIN 1992).

4. Pour résoudre le conflit entre ceux qui nient l'existence des unités discrètes et ceux qui disent que l'idée du continuum est une invention arbitraire, il faut d'abord distinguer nettement entre les phénomènes que nous avons mentionnés. La linguistique structurale doit établir les unités fonctionnelles comme des unités discrètes qui se trouvent, dans son ensemble, dans l'*architecture* de la langue historique. Dans l'emploi concret dans le discours, il peut y avoir des échelons ou des continua entre les variétés, des continua de réalisation des systèmes, avec des fréquences et des interférences graduelles entre plusieurs variétés et variation continuée de normes. La métalangue, pour sa part, crée des unités discrètes en les désignant, pouvant être l'emploi des signes métalinguistiques dans le discours aussi continué que le discours en général. Certainement, on ne doit pas penser que les unités discrètes soient seulement une invention des linguistes : penser c'est classifier, et partout l'activité humaine donne de l'ordre au chaos et crée, au-dessus des *continua* de la réalité, des unités de classification discrètes.

Évidemment, les questions empiriques comme le problème de l'espace variationnel de l'italien, la description des créoles, le mélange des langues ou la classification des langues historiques dans le domaine roman en général ne sont pas résolues par la distinction terminologique et méthodologique proposée, mais nous sommes convaincus que leur solution n'est possible qu'après une pleine conscience de ces différences.²²

Références bibliographiques

- ALBRECHT, J. (1986-1990) : « Substandard » und « Subnorm ». Die nicht-exemplarischen Ausprägungen der « Historischen Sprache » aus varietätenlinguistischer Sicht », in : Holius, G. / Radtke, E. (éds.), Sprachlicher Substandard, Tübingen, Niemeyer, I, 1986, 65-88 et II, 1990, 44-127.
- BERRUJO, G. (1987) : Sociolinguística dell'italiano contemporaneo, Roma, La Nuova Italia Scientifica.
- (1993) : « Le varietà del repertorio », in : Sobrero, A. A. (éd.), Introduzione all'italiano contemporaneo. La variazione e gli usi, Roma, Laterza, 3-36.
- (1998) : « Notevole di teoria della variazione sociolinguistica », in : Werner, E. / Liver, R. / Storck, Y. et alii (éds.), Et multum et multa. Festschrift Peter Wunderli zum 60. Geburtstag, Tübingen, Narr, 17-29.

²² Même si nous nous limitons ici au problème de la variation, il faut au moins signaler que l'objet de la discussion se répète de forme similaire dans plusieurs domaines de la linguistique : en linguistique diachronique, c'est le vieux débat sur la généralité des lois phonétiques, en géographie linguistique, c'est la discussion sur l'existence des isoglosses (cf. par ex. SCHUCHARDT, 1870 : GAUCHAT 1903 et LANG, 1982 : 63-ss.) et en sémantique, la divergence entre sémantique structurale et sémantique de prototypes etc. Dans chacun de ces cas, il y a toujours la tendance à nier ou le point de vue du parler ou bien celui de la structure, et la solution des conflits consiste toujours à attribuer à chacune des positions sa place correspondante dans la théorie du langage.

- BICKERTON, D. (1973) : « The Nature of a Creole Continuum », in : Language 49/3, 640-669.
- BLOCH, B. (1948) : « A Set of Postulates for Phonemic Analysis », in : Language 24, 3-46.
- COSERTU, E. (1955-56) : « Determinación y entorno. Dos problemas de una lingüística del hablar », in : Romantischs Jahrbuch 7, 29-54.
- (1973) : Teoría del lenguaje y lingüística general. Cinco estudios, Madrid, Gredos.
- (1977) : El hombre y su lenguaje, Madrid, Gredos.
- (1978³ [1957]) : Sincronía, diacronía e historia. El problema del cambio lingüístico. Montevideo, Madrid, Gredos.
- (1980) : « « Historische Sprache » und « Dialekt » », in : Göschel, J. / Ivic, P. / Kehr, K. (éds.), Dialekt und Dialektologie. Ergebnisse des internationalen Symposiums « Zur Theorie des Dialekts », Wiesbaden, Steiner, 106-115.
- DE CAMP, D. (1971) : « Toward a generative analysis of a post-creole speech continuum », in : Hymes, D. (éd.), Pidginization and Creolization of Languages, Cambridge, Cambridge University Press, 349-370.
- ELIZAINCIN, A. (1992) : Dialectos en contacto. Español y portugués en España y América, Montevideo, Arca.
- FLYDAL, L. (1951) : « Remarques sur certains rapports entre le style et l'état de langue », in : Norsk Tidsskrift for Sprogvidenskap 16, 240-257.
- GAUCHAT, L. (1903) : « Gibt es Mundartgrenzen », in : ASNS 11, 365-403.
- KABATEK, J. (1996) : Die Sprecher als Linguisten. Interferenz- und Sprachwandelphänomene dargestellt am Galicischen der Gegenwart, Tübingen, Niemeyer.
- (1997) : « Dime cómo hablas y te diré quién eres. Mezcla de lenguas y posicionamiento social », in : Revista de Antropología Social [Madrid], 6, 215-236.
- / MURGUIA, A. (1997) : « Die Sachen sagen, wie sie sind ». Eugenio Coseriu im Gespräch, Tübingen, Narr.
- LANG, J. (1982) : Sprache im Raum. Zu den theoretischen Grundlagen der Mundartforschung. Unter Berücksichtigung des Rätomanischen und Leonesischen, Tübingen, Niemeyer.
- PAUL, H. (1920⁵ [1880]) : Prinzipien der Sprachgeschichte, Halle, Niemeyer.
- SAUSSURE, F. de (1972 [1916]) : Cours de Linguistique Générale, éd. crit. prép. par T. de Mauro, Paris, Payot.
- SCHUCHARDT, H. (1870) : « Über die Klassifikation der romanischen Mundarten. Leipziger Probevorlesung von 1870 », in : Spitzer, L. (éd.), 1928², Hugo Schuchardt-Brevier. Ein Vademecum der allgemeinen Sprachwissenschaft, Halle, Niemeyer, 166-188.
- STEHL, T. (1988) : « Les concepts de continuum et de gradatum dans la linguistique variationnelle », in : Actes du XVIII^e Congrès International de Linguistique et Philologie Romanes, V. Tübingen, Niemeyer, 28-40 et 51-54.
- (1991) : Funktionale Analyse der sprachlichen Variation. Untersuchung zur Dynamik von Sprachkontakten in der Galloromania und ItaloRomania, Thèse d'État, Paderborn.
- WEINREICH, U. (1954) : « Is a Structural Dialectology Possible? », Word, 10, 388-400.
- / LABOV, W. / HERZOG, M. I. (1968) : « Empirical Foundations for a Theory of Language Change », in : Lehmann, W. P. / Malkiel, Y., Directions for Historical Linguistics, Austin/London, University of Texas Press, 95-195.

- WUNDERLI P. (1992) : « Le problème des identités diastratiques », in : Van Deyck, R. (éd.), *Diatopie, diachronie, diastratie. Approches des variations linguistiques*, Gent, Studies in Language, 59-77.
- (1994) : « Un nouveau modèle de la variation linguistique. À l'occasion de Gaetano Berruto, Sociolinguistica dell'italiano contemporaneo. Roma 1987 », in : Van Deyck, R. (ed.), *Diachronie et variation linguistique*, Gent, 237-246.

Christian LAGARDE (Perpignan, France)

(Socio)linguistique et littérature :
un possible aller-et-retour interdisciplinaire

Comment poser le problème de l'utilité de l'interdisciplinarité sans donner cette dernière pour indispensable et éminemment fructueuse ? Il est vrai que la formation reçue, les structures, le désir légitime d'approfondissement et l'honnêteté intellectuelle plaident en faveur de la spécialisation.¹ Cependant, l'évolution des techniques, des supports, qui conduit à une perpétuelle mise à jour de la recherche, amène à exploiter les avancées significatives enregistrées dans des disciplines limitrophes et parfois même passablement éloignées a priori de la sienne propre.²

C'est au prix de tâtonnements et d'une insécurité fondamentale illustrés par la multiplicité et parfois la redondance des voies³ que la linguistique et l'analyse littéraire se sont considérablement rapprochées au cours de ce XX^e siècle, pour l'heure, à mon sens, pour le plus grand profit de la dernière citée, mais pas suffisamment encore en faveur de la première. J'essayerai donc de rappeler ce que l'analyse littéraire actuelle doit à la linguistique, de brosser un trop rapide tableau de ces passages, puis de montrer, en particulier, combien la sociolinguistique peut gagner à élargir son territoire aux corpus littéraires, au même titre que ceux de la parole ou l'on a trop souvent tendance à la confiner.

1. Les deux versants de l'analyse du langage

La linguistique saussurienne (« étude du langage » : SAUSSURE, 1972 : 37) s'instaure sur une bi-partition du domaine d'intervention, entre le système, la *langue*, et ses manifestations, la *parole*. Le *Cours de linguistique générale* accorde sans ambiguïté la prééminence à la première sur la seconde, de même qu'elle consacre la priorité de réflexion et d'intervention de SAUSSURE dans ce secteur. Le terme *parole* s'applique uniquement à la production orale et ne s'étend pas à la production écrite, même si SAUSSURE se préoc-

1 ... et par là même, bon gré mal gré, en faveur d'un certain conservatisme. Les « bonnes raisons », avouables ou non, ne manquent pas pour délimiter et fonctionner à l'intérieur d'un périmètre d'expertise plus ou moins incontesté, tandis que le principe de « transversalité » interdisciplinaire se voit opposer de multiples obstacles et objections, dont celle de la superficialité n'est pas la moindre.

2 Je me réfère entre autres aussi bien à des concepts comme l'interférence ou l'entropie empruntés aux sciences physiques, qu'à l'outil informatique permettant la lexicométrie et l'analyse de corpus.

3 Les tentatives de classification des linguistiques du discours mettent ainsi en évidence les frontières étroites qu'elles peuvent avoir entre elles (cf. par ex. le schéma de BOYER, H. (1991) : *Éléments de sociolinguistique*, Paris, Dunod, 5).